**Histoire et traduction en Amérique latine**

**La traduction dans l’Histoire : quelques commentaires**

Peter Burke, Université de Cambridge

Traduction de Sabine Buschen (HISTAL)

Version originale :

Burke, Peter. (2010) : Translation in History : Some Comments. *E.I.A.L*. Vol(21):29-32.

Même si l’on entend souvent parler de l’universalisation de la culture, les idées et les pratiques intellectuelles ne voyagent pas toujours rapidement d’un continent à l’autre, voire même d’une discipline à l’autre. Par exemple, la plupart des historiens que je connais ne sont guère conscients, voire pas du tout au courant, de l’existence de la traductologie, ou de son interdisciplinarité et encore moins de son éventuelle utilité dans leur propre travail. Voilà pourquoi j’ai particulièrement apprécié la lecture de l’article de Georges Bastin dans lequel il souligne la nécessité de réécrire l’histoire de l’Amérique latine hispanophone depuis le point de vue des traducteurs et d’étudier le rôle de la traduction dans l’histoire.

Vous vous souvenez de la célèbre question posée par Michel de Certeau « d’où parlez-vous ? », alors laissez-moi prévenir les lecteurs tout de suite : je suis anglais, historien de formation et de carrière, spécialiste de l’Europe au 16e et au 17e siècle, toutefois, je consacre actuellement mon temps de professeur retraité à transgresser les frontières entre les disciplines et à cultiver de nouvelles parcelles d’apprentissage, voire des champs entiers. Comme d’autres historiens généralistes, mais il ne s’agit que d’une minorité, j’ai publié des études sur la traduction[[1]](#endnote-1).

Je suis entièrement d’accord avec l’argument de Bastin selon lequel les traducteurs et la traduction ont joué un rôle majeur dans l’histoire de l’Amérique hispanophone. Il cite de nombreux exemples que je ne connaissais pas et j’ai trouvé très intéressant d’en apprendre davantage sur la circulation des idées dans le monde hispanophone d’auteurs anglophones comme Adam Ferguson, Thomas Paine, Alexander Hamilton et James Madison, grâce aux traducteurs et aux plagiaires (ou devrait-on les appeler médiateurs ?), comme mon homonyme William Burke. Comparer et mettre en lumière les contrastes entre l’Amérique hispanophone et lusophone pourrait se révéler très instructif.

Par exemple, dans sa revue *O Carapuceiro*, Miguel do Sacramento Lopes Gama, un prêtre dévoué à la cause de la réforme morale au début du 19e siècle, originaire du nord-est du Brésil, a plagié ou, en tout cas, a emprunté à discrétion sans mention les écrits d’une revue anglaise du début du 18e siècle *Spectator*, en ajoutant des éléments exotiques aux passages qu’il a adaptés aux lecteurs de l’état brésilien de Pernambouc. Mais encore, au début du 19e siècle, une féministe brésilienne, Nísia Floresta, a soutenu sa cause en produisant ce qu’elle a déclaré être une traduction de *Vindication of the Rights of Woman* (1792) de Mary Wollstonecraft, alors qu’une récente enquête a démontré que Nísia n’a pas traduit ce livre, mais un autre, plus ancien, anonyme, au contenu plus radical, intitulé à l’origine *Woman not Inferior to Man*[[2]](#endnote-2).

Et, sur les continents américain, africain, asiatique et ailleurs, la traduction de textes chrétiens comme les catéchismes, la Bible ou des ouvrages de doctrine, réalisée par des missionnaires dans des langues autochtones, a sans aucun doute influencé le cours de l’histoire de ces régions, même si la loi des conséquences fortuites a joué un rôle tout aussi prépondérant dans ce domaine qu’ailleurs dans l’histoire. L’alphabétisation que les missionnaires enseignaient à des fins religieuses s’avérait en fait avoir bien des usages insoupçonnés, comme les livres de comptes ou l’incitation aux révoltes contre le pouvoir colonial. Le classique religieux de John Buynan, le *Pilgrim’s Progress* a été traduit dans plus de 80 langues africaines et a aidé certains auteurs africains à trouver leur propre voix[[3]](#endnote-3).

Comme Bastin le souligne, une question clé sur laquelle les historiens doivent se pencher concerne les normes de traduction et j’ajouterais qu’elle concerne aussi l’évolution de celles-ci dans le temps. En Europe, par exemple, la norme médiévale de traduction mot à mot a été suivie de 1450 à 1750, voire un peu plus tard, d’une autre qui insistait sur la « naturalisation », qui permettait des ajouts ou des omissions par rapport à l’original pour l’adapter à la « culture cible ». Dès le début du 19e siècle, en revanche, on assiste à l’éclosion d’une norme que Laurence Venuti appelle « étrangéisation », qui faisait apparaitre clairement que le texte traduit provenait d’une culture étrangère[[4]](#endnote-4).

Les stratégies varient, mais elles soulèvent toutes le problème du meilleur moyen d’assurer la « transculturation », comme l’appelait le sociologue cubain Fernando Ortiz, ou en anglais la « cultural translation », un terme à l’origine créé par les anthropologues sociaux, mais qui s’est répandu dans les cercles littéraires et historiques. Comme de récentes études le démontrent, une bonne traduction exige une sorte de négociation entre deux cultures[[5]](#endnote-5).

Bastin fait référence notamment à Campomanes, et présente un exemple éloquent de la stratégie de naturalisation au moyen d’ajouts. D’autres exemples sont moins évidents et méritent une explication, pas tellement quant à la stratégie consciente du traducteur mais plutôt à l’état de la langue d’arrivée. Revenons-en un moment au philosophe écossais Adam Ferguson. Une étude remarquable des traductions de Ferguson en allemand, menée par une historienne israélienne, Fania Oz-Salzberger, a souligné que le concept principal de l’auteur « civil society » était rendu en allemand par *bürgerliche Gesellschaft*. Le problème avec cette traduction, c’est qu’elle assimile Ferguson à la tradition juridique allemande au détriment des associations originales du terme « civil », plus activiste, plus démocratique et, dans le contexte allemand de la fin du 18e siècle, probablement subversif [[6]](#endnote-6).

Plus la distance culturelle entre le lieu où le texte d’origine a été écrit et le lieu où il a été traduit est grande, plus il est nécessaire d’avoir recours à la traduction culturelle et de la rendre visible. C’est pour cette raison que j’aimerais prendre un exemple de l’histoire du Japon, une autre étude remarquable menée par un historien[[7]](#endnote-7).

L’auteur de cette étude, Douglas Howland, analyse le sens des termes en fonction de leur usage et se concentre sur la manière dont les nouveaux concepts, empruntés à la culture occidentale, ont suscité tout un débat au Japon. Après 1868, année de la restauration impériale, les dirigeants japonais ont voulu moderniser le Japon en l’occidentalisant, en partie pour se protéger de l’Occident. Ils ont créé une nouvelle constitution qui donnait la place à un parlement, même si l’empereur exerçait désormais un pouvoir considérable. Les intellectuels ont contribué à ce processus de modernisation en traduisant plusieurs ouvrages de l’anglais vers le japonais.

Leurs choix, révélateurs du climat culturel de l’époque, se sont d’abord portés sur des livres de Samuel Mill sur le développement personnel comme moyen de réussite et de John Stuart Mill sur la liberté. Les livres ont été traduits par la même personne, Nakamura Keiu, et publiés en 1870 et 1871. La traduction du mot clé ou *Grundbegriff* « liberty » est particulièrement intéressante. Certains Japonais ont décidé d’emprunter le mot étranger. En japonais, à l’oral comme à l’écrit, le mot est devenu *riberuchi*, « liberty » ou *furidomo*, « freedom ».

D’autres auteurs, dont Nakamura, ont préféré chercher des équivalents dans la tradition japonaise et employer des termes comme *jiyu*. *Jiyu* avait déjà été employé au début des temps modernes pour traduire le latin *libertas* et le néerlandais *vrijheid*. Cependant, le terme a finalement été associé à l’égoïsme, *wagamama*. Que ce soit pour des raisons linguistiques ou culturelles plus larges, *jiyu* n’a pas complètement échappé à la connotation négative d’arbitraire. Bref, les nouveaux mots occidentaux importés ne se sont pas toujours facilement intégrés aux concepts japonais existants ou, en fait, à l’environnement sociopolitique dans lequel ils étaient employés. D’un autre côté, au fil du temps, le nouveau terme a peut-être aidé à modifier le système dans lequel il a été introduit et présente une démonstration sans équivoque du pouvoir des traductions de façonner l’histoire.

1. **NOTES**

   Burke, P. et Po-Chia Hsia, R., eds. (2007): *Cultural Translation in Early Modern Europe*. Cambridge: Cambridge University Press. [↑](#endnote-ref-1)
2. Garcia Pallares-Burke, Maria Lúcia (1996) : *Nísia Floresta, O Carapuceiro e outros ensaios de tradução cultural*. São Polo : Ed. Hucitec. [↑](#endnote-ref-2)
3. Peterson, Derek R. (2004): *Creative Writing: Translation, Bookkeeping and the Work of Imagination in Colonial Kenya*. Portsmouth NH, Heinemann; Hofmeyr, I. (2004): *The Portable Bunyan: A Transnational History of The Pilgrim’s Progress*. Princeton: Princeton University Press. [↑](#endnote-ref-3)
4. Burke, P. (1994): Culture of Translation in Early Modern Europe. *In*: Burke et Hsia, dir. 7-38; Venuti, L. *The Translator’s Invisibility*. London Routledge. [↑](#endnote-ref-4)
5. Pym, A. (1993): Negotiation Theory as an Approach to Translation History: an Inductive Lesson from 15th-Century Castille. *In*: Gambier, Yves et Tommola, Jorma, dir. *Translation and Knowledge*. Turku: University Centre for Translation, 27-39; Eco, U. (2003): *Mouse or Rat? Translation as Negotiation*. London: Weidenfeld and Nicolson. [↑](#endnote-ref-5)
6. Oz-Salzberger, F. (1995): *Translating the Enlightenment: Scottish Civic Discourse in Eighteeth-century Germany*. Oxford: Oxford University Press. [↑](#endnote-ref-6)
7. Howland, D. (2001): *Translating the West: Language and Political Reason in 19th-century Japan*. Honolulu: University of Hawaii Press.

   Comment citer ce document :

   Burke, Peter. (2010/2017) : La traduction dans l’Histoire : quelques commentaires. *Histal*. Traduit par Sabine Buschen. [www.histal.com/documents](http://www.histal.com/documents). [↑](#endnote-ref-7)